

XYZ. La revue de la nouvelle



Un bouquet de roses

Helen Pereira

Number 14, Summer 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3072ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pereira, H. (1988). Un bouquet de roses. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (14), 13–17.

Un bouquet de roses

Helen Pereira

Betsy gravit la colline qui mène à l'église presbytérienne; une parade de mode a lieu dans la salle paroissiale et les missionnaires ont tellement insisté pour qu'elle y assiste. L'église est un imposant bâtiment blanc avec des ampoules multicolores qui, toute la nuit, épellent IGREJA PRESBYTERIANA.

De telles lumières impressionnent les pauvres gens dans le nord-est du Brésil; ceux-ci éclairent leurs maisons à l'aide de lampes rudimentaires fabriquées avec des boîtes de conserve ramassées dans les poubelles. Ces boîtes de fer-blanc recyclées, aux origines évidentes — pasta de tomate, oleo Mazola — sont bourrées de mèches de coton et remplies d'huile. Elles sont admirées dans les galeries d'art de Rio par les riches et dans les marchés locaux par les épouses des amateurs étrangers.

Pour quelques cruzeiros, Betsy en a acheté plusieurs, histoire d'avoir quelques raretés à rapporter au Canada.

•

Betsy a fait la connaissance des missionnaires dès sa première semaine à Lagoa Grande alors qu'elle flânait d'éventaire en éventaire au marché de la place, déconcertée par la marchandise, la langue et la monnaie inconnues. Elle avait pointé du doigt une poche de pommes de terre et, dans un portugais hésitant, avait murmuré quelque chose à la femme grimaçante qui fumait un cigarillo derrière l'éventaire. À l'instant où elle tirait une liasse de cruzeiros de son porte-monnaie, une belle main blanche et soignée s'était refermée sur la sienne.

«Non, non, chérie. Ne montre pas ton argent comme ça. Tu vas avoir tout le monde après toi. J' m'appelle Olive Herman. Mon mari est pasteur de l'église presbytérienne», dit-elle. Elle était pâle, blonde et avait l'air gentille. Puis, se tournant vers sa compagne: «C'est Martha Jackson. Son mari est avec les baptistes.»

Martha, la plus grande des deux, lui serra la main et se mit à parler. «Tu dois être avec le nouveau groupe de Canadiens qui sont arrivés la semaine dernière. Eh bien, si on peut faire quoi que ce soit pour t'aider, ça nous fera plaisir. Tu es pas mal courageuse de t'attaquer tout de suite au marché. Les femmes des Canadiens n'ont pas l'habitude de venir ici. C'est

tout de même la meilleure place pour magasiner.»

Betsy était contente de se trouver en leur compagnie; elle les laissa prendre les devants et les suivit pendant qu'elles lui montraient à marchander. Elles lui apprirent comment apprêter les fruits et les légumes tropicaux et lui firent bien comprendre qu'il fallait absolument que sa bonne lave tous les aliments pour enlever les parasites. Elle accepta leur offre de la ramener chez elle, admira leur facilité à s'exprimer en portugais de même que leur savoir-faire alors qu'elles sommaient un petit garçon noir de transporter les épicerie à leur grosse familiale. Betsy écarquilla les yeux d'étonnement en voyant l'enfant hisser un énorme panier rond sur sa tête et s'exécuter en paradant. Pendant le trajet en voiture, elles répondirent à ses questions sur les problèmes sociaux. Oui, la sécheresse sévissait dans cette région. Oui, la gastro-entérite tuait des enfants. La famine? Non, elles n'en connaissaient pas les statistiques.

«Vois-tu, le problème majeur ici, c'est qu'ils n'ont pas trouvé le Seigneur. Pas besoin de se préoccuper des problèmes matériels tant que des changements spirituels ne sont pas faits. On n'est pas des réformateurs sociaux», déclara Martha. «On est ici pour prêcher l'Évangile.»

«Oh, mais certainement...»

«Remarque, dans notre congrégation, on aide les gens qui ont été sauvés. C'est différent. Tiens, par exemple, on a un projet pour les mères, les pauvres j'entends, afin qu'elles utilisent des machines à coudre à l'église. Des gens de chez nous envoient l'argent pour payer le tissu qui leur permet de confectionner des vêtements pour leurs enfants.»

En dépit de ses craintes, Betsy profita de l'occasion pour contribuer à leur projet. Les femmes étaient gentilles et Betsy éprouvait une certaine gêne à l'idée que la bonne, le logement gratuit et l'allocation de subsistance fussent fournis aux professeurs étrangers. Elle était arrivée au Brésil fatiguée et complètement vidée. Au Canada, où elle avait été travailleuse sociale, elle avait beaucoup souffert de la contrainte par laquelle on nivelait tout, même les gens. Ici, elle était soulagée de constater qu'on valorisait l'imperfection — dans les magnifiques vases d'argile aux formes irrégulières fabriqués à la main qu'elle avait achetés à des marchands ambulants — dans la façon dont les aveugles, les infirmes et les fous circulaient dans les rues à la vue de tous et non pas cachés dans des institutions.

Les rides causées par les soucis avaient quitté son front. Sa démarche commençait à être détendue et relâchée comme celle d'une Brésilienne. Elle chantait même toute seule dans l'appartement. Ici, où tout le monde

chantait, sa voix était couverte par celle des bonnes qui repassaient, balayaient et faisaient la lessive dans l'immeuble.

À présent, tout ce qu'elle avait à faire, c'était de nager parmi les pétales d'hibiscus et de boire de la bière au Clube Campestre; faire la sieste; étudier le portugais; écrire des lettres pittoresques à sa famille. Elle restait en contact avec Olive et Martha et magasinait chaque semaine en leur compagnie. Quand Patrick recevait son chèque mensuel, elle leur donnait toujours deux ou trois cents cruzeiros pour l'achat de tissu et de fil. Argent restitué par scrupules de conscience.

Martha et Olive étaient ennuyées par le fait que Betsy ne croyait pas au Diable et qu'elle ne fréquentait pas l'église, mais lorsqu'elles lui demandèrent de venir visiter avec elles les pauvres et les malades de leur congrégation, elle accepta. Elle ne voulait pas être simplement une autre gringo. Elle voulait connaître le vrai Brésil.

À toutes les semaines, elle aidait les pratiquantes à porter des provisions aux pauvres vivant dans des baraques aux planchers encrassés et aux toits de tôle. Pendant qu'Olive et Martha parlaient de la température et du Seigneur, Betsy déposait silencieusement les provisions dans la cuisine. Elle se joignait aux séances de prières à l'intention de riches malades vivant dans des châteaux avec piscines, aux enceintes de pierre et aux grilles de fer forgé. Après les prières, des bonnes apportaient du café fort dans des tasses de fine porcelaine, puis leur faisaient faire le tour de la maison. Partout, dans toutes les pièces, du lourd mobilier d'importation.

Près de l'église, Betsy croise des garçons à la peau foncée transportant des corbeilles chargées de fruits sur leurs têtes, des femmes étreignant des bébés contre leur poitrine. Les arômes persistants du chocolat, du café et de l'alcool de canne en provenance des éventaires viennent la solliciter jusque sur la colline.

À l'entrée, elle est accueillie par Dona Marcia Gonçalves, présidente du groupe des Dames. Olive et Martha sont allées superviser un camp d'étude sur la Bible. Dona Marcia fait entrer Betsy dans la salle paroissiale où le thé et la parade de mode ont lieu.

Betsy est tout de suite adoptée par les curieux et accueillants Brésiliens. Elle répète son boniment en portugais.

«Je suis ici depuis six mois. Oui, je m'y plais beaucoup. J'adore le climat. Non, j'apprécie la chaleur. J'apprécie spécialement vos fruits tropicaux. Nous n'avons pas de mangues au Canada. Oui, nous avons

beaucoup de neige. Non, je n'ai jamais vu un Esquimau. J'ai un fils et une fille. Ils sont mariés tous les deux.»

Sur l'estrade, Doña Marcia présente la parade de mode. Les jeunes mannequins, de pauvres enfants, assis autour d'une table devant la scène, jacent bruyamment et lorgnent du coin de l'œil les assiettes de gâteaux, de sandwiches et les verres de carton remplis de cola.

Doña Marcia, assistée par l'organiste de l'église, joue du piano en sourdine. Une fille du groupe de jeunes prend le microphone, déclare le nom de chaque enfant et décrit le vêtement qu'il porte. Un ensemble pale-tot et jupe idéal pour l'église; une jolie robe pour les parties d'anniversaire; pantalon et veste pour le jeu. Un à un, les petits mannequins traversent la scène en se trémoussant de gêne et en gloussant de fierté.

Ce sont là les seuls vêtements que ces enfants auront cette année. Ou l'an prochain.

Tout le monde applaudit avec enthousiasme, surtout les mères, pauvrement vêtues de robes usées soigneusement blanchies et repassées pour la circonstance. Doña Marcia reprend le microphone. Les applaudissements cessent; l'auditoire écoute attentivement.

Doña Marcia porte un élégant fourreau bleu dont l'ouvrage à fils tirés, appelé «labyrinthine», est confectionné par des artisanes de Fortaleza. Son long discours dramatique ajoute de l'importance à l'événement. Elle présente le bilan détaillé de la quantité de tissu acheté et du nombre d'heures que les mères ont passées à coudre dans l'église.

Elle parle d'une merveilleuse bienfaitrice qui a rendu ce grand jour possible. «Pour tout le travail dont nous sommes aujourd'hui témoins, chacun se doit de remercier une visiteuse spéciale, une amie du Brésil...»

Saisissant tout à coup le sens du discours, Betsy, très embarrassée, feint de ne pas comprendre.

«... et une amie de notre Église, Doña Betsy da Silva!»

Doña Marcia lui fait signe de monter sur la scène. Se pourrait-il qu'elle refuse?

Elle hésite. Une lueur de désapprobation s'allume dans le regard de Doña Marcia. Elle a remarqué le malaise de l'étrangère, la disparition de son sourire. Elle lui fait signe à nouveau de venir.

Betsy se lève, hébétée. Doña Marcia possède l'assurance des riches. Pas Betsy. Les sombres visages souriants des mères et des enfants forment

une masse indistincte devant ses yeux. Doña Marcia donne un signal. Deux petites filles s'avancent sur la scène en transportant un énorme bouquet de roses jaunes. Des roses jaunes et coûteuses de chez le fleuriste. Elles les offrent à Betsy.

Tout le monde est dans l'expectative et sourit. Tous devraient être remplis de fierté et se sentir heureux maintenant, spécialement Betsy à qui on vient justement de dire qu'elle était responsable de cette joie.

Elle est incapable de faire le sourire bienveillant que les visages sombres et que Doña Marcia attendent d'elle. Elle fronce les sourcils, son regard s'assombrit, tout son corps se raidit. L'argent dépensé pour ces roses aurait permis d'acheter aux mères une provision de tissu pour tout un mois. Betsy se ressaisit, marmonne des remerciements et s'efforce de sourire à l'assistance. Au signal de Doña Marcia, elle quitte la scène à la suite des enfants.

Doña Marcia s'excuse, affirme que Betsy n'a pas compris la langue. Betsy tente d'expliquer que les fleurs étaient tellement belles, tellement inattendues, qu'elle en est restée muette de saisissement.

Mais maintenant, derrière leurs sourires, ils savent. Ils l'ont découverte. Elle n'a pas réussi à jouer son rôle, elle a déçu tout le monde. Encore une étrangère qui, ou bien ne connaît pas les règles du jeu, ou bien les connaît mais ne les aime pas.

Betsy fait sa tournée obligatoire de baisers sur la joue et s'en va toute seule. Elle redescend la colline vers le nouvel immeuble tout blanc spécialement prévu pour les professeurs venus de l'étranger. Devant la façade, une mendicante fouille dans les ordures et dissimule sous son châle du pain jeté aux ordures. Betsy se retranche dans l'ombre de l'édifice pour éviter de la croiser avec le dispendieux bouquet dans ses bras.

La mendicante se retourne et, apercevant les roses, tout son visage s'épanouit en un merveilleux sourire édenté.

Traduit de l'anglais par: Daniel Gagnon

Helen Pereira fait partie de la communauté portugaise de Toronto et s'intéresse à l'écriture depuis le début des années soixante. Elle a vécu au Brésil et en Colombie britannique pendant plusieurs années et a publié une trentaine de nouvelles dans nombre de revues et journaux littéraires canadiens. Elle prépare actuellement son second recueil de nouvelles, *Magpie in the Tower*, et, pour mieux s'y consacrer, s'isole chaque été dans la tour d'un château en Irlande. Helen Pereira a reçu le prix «Literary Arts» (1987) du Conseil des Arts de la Ville de Toronto.